

# Lacan Quotidien



N° 871 – Lundi 2 mars 2020 – 07 h 52 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



## Qu'il y ait un sujet

### EN AVANT

**D'une topologie du consentement** par Francesca Biagi-Chai

**Entre vérité et événement. Petit divertissement sur Van Eyck**  
par Lieve Billiet

### LECTURES

**La haine dans la civilisation.**

**Sur Haine et pulsion de mort au XXI<sup>e</sup> siècle de Camilo Ramirez**  
par Marc Segers



## D'une topologie du consentement

par Francesca Biagi-Chai

L'actualité littéraire a épinglé, à partir d'une indiscutable souffrance, la délicate notion du *consentement* (1) de l'enfant ou de l'adolescent. Un consentement à se faire docile à un autre, un adulte qui – quelle que soit ou paraisse sa motivation – amène le jeune à partager son intimité, sa sexualité. L'opinion a conduit cette notion de consentement aux portes du réformateur, du légiste, du politique et même, nous dit-on, de l'universel.

Il y aurait d'abord un universel de l'enfance à situer comme un état latent en suspension entre, d'une part, un consentement de pleine possession de soi et, d'autre part, un non-savoir quasi absolu que l'on suppose être une particularité propre à l'enfance. En matière de consentement, la justice, dont la mission est de protéger les faibles, légifère. Elle cherche à délimiter un ensemble qui vaudrait de façon pérenne pour tous. Mais elle est sans cesse rattrapée, voire devancée, par l'opinion où se forment, se transforment, les mentalités, la *civilisation*, son malaise et ses impasses.

L'être parlant, du fait même qu'il parle, ne peut prétendre à aucune complétude, à aucune totalité. Il demeure, qu'il le veuille ou non, soumis au « il n'y a pas de rapport sexuel » (2), formule lacanienne qui dit la réalité trouée d'un non-savoir sur le sexe. Toute l'épaisseur de l'enfance, dans sa complexité, ses attentes, ses quêtes, ses désirs qui sont aux prises avec le monde desdits adultes, ses réseaux, ses systèmes, sa méchanceté, est remarquablement développée dans le texte de François Regnault, *Laissez-les grandir!* (3) Il rejoint Roland Barthes dans sa critique de l'enfant objectivé, vers lequel nous revenons insensiblement. « Aux temps classiques, l'enfant ne comptait guère » (4), note Barthes. À cette « essentialisation des âges », il ajoute celle des fous – « point de fous ni d'enfants dans notre littérature classique ». Et de pointer : « Pour toute cette modernité, l'enfance fonctionne exactement comme un mythe béni d'irresponsabilité [...] elle constitue une race particulière, close, essentiellement *autre*, prestigieuse par sa différence même » (5).

Pour la psychanalyse, il s'agit, sans négliger les caractéristiques de ce qui se présente comme un *groupe social*, de ne pas faire disparaître le sujet de la parole et de la jouissance qu'est le *parlêtre* – seule généralisation qui vaille puisqu'elle dépasse les limites du groupe, de l'âge, de la structure pour interroger la jouissance foncièrement singulière, celle du vivant. Dès lors, la notion de consentement acquiert une dimension topologique et non ontologique, préservant ainsi la possibilité inéliminable qu'il y ait un sujet – à condition qu'on l'écoute, c'est-à-dire qu'on postule qu'il y est. C'est par là que la psychanalyse contribue à la marche du monde, éclairant *à jour frisant* les autres discours.



*Comment s'origine la topologie du consentement ?*

Le consentement exige qu'il y ait un autre, un autre qui vous demande quelque chose, qui veuille quelque chose de vous. Que comprend-on ? Qu'interprète-t-on de cette demande ? Quelles sont les conditions qui rendent possible qu'on en saisisse quelque chose, un impératif ou un désir ?

La réalité se constitue pour l'enfant dans un consentement primordial : un dire Oui à la fonction même de la parole comme satisfaction pour qu'un Non puisse lui succéder, renoncement au principe de plaisir, pour faire lien dans l'Autre. C'est ce que signifie Freud en soulignant que le jugement d'attribution précède le jugement d'existence (6). Avec Lacan, élargissons cette base. Sur fond de *forclusion généralisée* (7), du choc de *lalangue* sur le corps, du vide propre à l'hétérogénéité de cette rencontre, ce Oui inaugural ouvre à une symbolisation primordiale pour que « le réel vienne à s'offrir à la révélation de l'être » (8) et l'affecte. Le réel de ce Oui à l'Autre, à ce premier supposé savoir que supporte le Nom-du-père, conduit à un consentement à l'objet *a*, *via* la signification du phallus, un consentement au désir de l'Autre. Le sujet naît à son propre désir en s'unissant à la loi, c'est le sens du refoulement. Il ouvre, en même temps, le champ du mystère à la curiosité sexuelle.

Sans le consentement primordial, la forclusion demeure et ce qui n'est pas reconnu, qui est forclos du symbolique, fera retour dans le réel, à l'occasion d'une conjoncture de déclenchement. Il fera événement, énigme et perplexité, en rupture avec l'évidence, le « on se comprend » de ceux qui appartiennent à « la paroisse » (9) du phallus.

On entrevoit combien le consentement aux choses sexuelles prend alors une couleur différente. L'enfant s'avance, s'aventure, mal assuré dans cette zone inconnue et pourtant pressentie, appelée. C'est lui que Freud qualifie de pervers polymorphe ; or sa libido est balbutiante, pas encore condensée dans le scénario du fantasme – non, il ne jouit pas sans entraves. Dans la psychose, l'enfant, exilé de la quête du Graal, souffre-douleur dans la cour de récréation, consent à tout, ou bien trouble la quiétude du groupe par ses paroles crues sur le sexe qu'accompagnent des actes provocateurs, tentative de saisir le sel de la vie à défaut du sens qui lui échappe.

Le consentement à la sexualité n'est donc pas l'aboutissement d'une maturation pulsionnelle standard, qui advient le jour J. Les modifications physiques et le désir naissant *poussent* à s'avancer avec cette assurance ambiguë que le mot « effronterie » qualifie si finement. Contrer ce penchant de l'enfant revient à l'adulte qui supporte les normes sociales et se doit de refuser l'attrait qui peut s'exercer sur lui ; il est de sa responsabilité aussi d'être attentif, prévenant, soit de savoir *qui* est cet enfant-là, quel espace lui offrir. Ce qui traverse tous les âges et persiste est que l'on ne donne jamais son consentement à l'autre qu'à la mesure de son propre symptôme. C'est ainsi pour l'enfant élevant ses frères et sœurs, ou parent de ses propres parents. C'est ainsi pour l'adulte qui dit « Je n'arrive pas à dire non » ou « Je ne peux jamais coucher deux fois de suite avec la même personne, moi qui rêve d'amour unique... »

Pourquoi rappeler cela sinon pour faire entendre la complexité du consentement, ses paradoxes. Le consentement répond-il à la loi du tout ou rien ? Nous venons de voir que non, ne serait-ce que parce qu'il a une temporalité, une durée. Il y a des consentements qui évoluent et révèlent ensuite ce qu'ils contenaient de refus, d'un refus qui ne se disait pas, qui ne se savait pas.



### *Du consentement à la responsabilité*

Sur cette marge se dessine le lien du consentement à la responsabilité. Aucun sujet ne peut s'appréhender en dehors de la civilisation qui le porte. Dans la course à la performance, au vedettariat qui s'accélère depuis le XX<sup>e</sup> siècle déjà, gagne *in fine* l'aveuglement concernant le sujet, le sujet de l'inconscient. Le moi autonome, répondant au surmoi social, a présidé aux abus que l'on découvre aujourd'hui. L'envers de cette découverte, de ce *n'en-rien-vouloir-savoir* se traduit par cette traque auxdits pervers, pas uniquement ceux d'hier et d'aujourd'hui, mais aussi ceux de demain – déjà dans la typification du fameux *pervers narcissique*, toutes

sortes de pistes étaient données pour le démasquer dans les petits signes de la vie quotidienne. On continue, par ailleurs, d'ignorer la causalité psychique et la folie ; c'est que chacun doit être dans sa case et, de préférence, y rester pour que le système de psychologisation sociale fonctionne. Tandis qu'il y aurait plutôt à prendre la mesure de la responsabilité au sens fort, celle qui lie chacun à l'ensemble, la part que chacun prend au désordre du monde.

On libère la parole certes – c'est toujours préférable au silence, à l'oubli de l'autre. Mais, pour être libérée, la parole exige moins un *laisser-dire* ou un *pousse-au-dire* qu'un climat de confiance où elle peut se faire entendre, parce qu'elle est accueillie et entendue. C'est pourquoi il n'y a pas une responsabilité, mais des responsabilités qui renvoient à l'environnement de l'enfant, immédiat et social. Ce sont bien ces conséquences que mesure le sujet, l'enfant qui s'est tu, celui à qui on n'a pas offert la possibilité de prendre sa responsabilité, parce qu'on n'a pas aperçu les signes de son malaise, de sa fragilité, pas entendu les discrets messages.

Dans le silence de son trauma, l'enfant donne la température de l'époque, en même temps qu'il montre la vanité de ses attentes ou l'amorce de sa désocialisation : silence de la honte de celui ou celle qui avait confusément perçu que quelque chose n'allait pas, ne tournait pas rond, mais... ne pouvait le formuler, l'identifier ; silence de l'enfant impassible que l'incompréhension radicale laisse sans ressources ; ou encore silence qui est un appel vide, un défi au Père et, au-delà, à l'Autre.

Freud en a fait l'expérience avec le cas de la jeune homosexuelle, qualifiée ainsi par Jacques-Alain Miller : « une des héroïnes les plus fascinantes de la littérature clinique freudienne » (10). Si la fascination s'exerce, c'est qu'il y a un au-delà du dire, inscrit de longue date chez celui ou le plus souvent chez celle qui suit son chemin implacablement, sans crainte et sans pitié. Ce ne sont pas les hystériques qui aujourd'hui contraignent le Maître à se dépasser, mais ces femmes, dont on saisit l'étrange beauté, qui fascinent ou divisent ceux qu'elles interpellent, ceux qu'elles appellent à changer le monde. La psychanalyse, quant à elle, fait l'offre à chacun, dès l'enfance, d'écrire autrement son destin.



1 : Cf. Springora V., *Le Consentement*, Paris, Grasset, 2020.

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un autre à l'Autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 226.

3 : Regnault F., *Laissez-les grandir !*, Paris, Navarin, 2020.

4 : Barthes R., « Pour une histoire de l'enfance », *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Seuil, 1993, p. 459.

5 : *Ibid*

6 : Cf. Freud S., « La négation », *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris, PUF, p. 135.

7 : Miller J.-A., « Forclusion généralisée », *La Cause du désir*, n° 99, 2018, p.131.

8 : Lacan J., « Réponse au commentaire de Jean Hypolite », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 388.

9 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, p. 118.

10 : Miller J.-A., *Élucidation*, n° 8/9, Paris, Verdier, hiver 2003-2004, p. 27.



## Entre vérité et événement Petit divertissement sur Van Eyck

par Lieve Billiet

L'interprétation n'est pas métalangage, elle n'est pas traduction du langage de l'inconscient dans un autre, mettant à nu la vérité refoulée, dévoilant le désir inconscient. Le désir n'est pas à interpréter, le désir *est* interprétation. C'est au tableau *Saint Jean Baptiste* de Léonard que Lacan renvoie dans « La direction de la cure » pour situer l'interprétation entre silence et allusion (1).

En 2020, année du congrès de la New Lacanian School (NLS) (2) sur l'interprétation qui aura lieu dans la ville de Gand, c'est un autre peintre qui y est à l'affiche : Jan van Eyck, figure centrale d'une exposition sans pareille au Musée des Beaux-Arts, où le visiteur trouvera plus de la moitié des tableaux du maître qui, dispersés à travers le monde, ont traversé les siècles (3). Né à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle à Maaseik, présume-t-on, et mort à Bruges, c'est néanmoins bien à la ville de Gand que son nom reste associé. C'est là qu'il continua et finit le retable de *L'Agneau mystique* entamé par son frère Hubert, commandé par Joos Vijd et Elisabeth Borluut pour leur chapelle dans l'église Saint-Jean, transformée plus tard en cathédrale Saint-Bavon (4).

Van Eyck aurait-il quelque chose à apprendre aux psychanalystes ? Ses tableaux, dont l'iconographie a fait couler tant d'encre, dont symboles et énigmes ont donné lieu à tant de lectures, nous apprendraient-ils quelque chose sur l'inconscient ? Sur l'interprétation ?

Depuis 2012, un travail de restauration très approfondi du retable est en cours. Les restaurateurs ont témoigné des surprises qu'ils rencontrèrent quand, enlevant couche après couche les vernis, les ajouts, les peintures superposées, un autre tableau fut mis au jour. Le comble en fut le dévoilement de l'agneau tel que Van Eyck l'avait peint presque 600 ans plus tôt. L'agneau « véritable », lisait-on dans la presse. Sous l'image d'une bête sans expression, bête comme une bête, ils découvrirent un agneau au regard « presque humain ». Surprise mais énigme aussi. Comment *lire* ce regard humain ? Qu'aurait voulu dire par là le peintre ? Et qu'est-ce qui aurait pu inspirer ou nécessiter de voiler ce regard en superposant une couche de peinture plus tard ? L'énigme interpelle.

Les couches de vernis et de peintures superposées enlevées, ce sont les détails les plus minuscules qui sont dévoilés à l'œil attentif. C'est aussi la luminosité qui frappe. Jeu de lumières et d'ombres. Jeu de miroitements et de reflets de la lumière ou d'objets dans un fourmillement d'éléments brillants et réfléchissants : perles, pierres précieuses, harnais, plat, cruche... Petits tableaux dans le tableau. Procédé de la mise en abîme, maîtrisé à la perfection par Van Eyck. On le trouvera aussi dans son portrait *Les époux Arnolfini*, exposé à la National Gallery de Londres – la scène représentée dans le tableau est reprise dans le miroir qui fait partie de la scène.

Dans le retable de *L'Agneau mystique*, le spectateur attentif découvrira, dans le bijou de l'un des anges chantants, le reflet du vitrail par lequel entre la lumière du jour dans la chapelle où le retable est exposé. Mais ce reflet y est peint : dès lors, où donc se trouve le spectateur ? dans la chapelle ? dans le retable même ?



*L'Agneau mystique* – détail du reflet du vitrail de la chapelle dans le bijou du tableau (5)

« La représentation de la lumière et de ses effets sur le monde visible par Van Eyck a marqué une innovation fondamentale dans l'art », écrit-on ; « Il fut le premier à réussir à évoquer de façon convaincante une réalité tangible en peinture. » (6) L'artiste précède ici l'analyste (7). Réalité et tableau sont du même ordre, font un. Tout comme le rêve et le récit du rêve. Un tableau en reprend un autre, une image en voile une autre, un signifiant renvoie à un autre, un désir en cache un autre, un rêve en continue un autre. Et on se réveille pour continuer à dormir (8). Telle est la structure en abîme de l'inconscient. Et la lumière éclaire moins qu'elle n'aveugle. « Je suis, écrit Lacan, une chambre obscure où l'on a allumé : plus moyen que s'y peigne par son trou d'épingle l'image de ce qui se passe au-dehors. L'inconscient n'est pas subliminal, faible clarté. Il est la lumière qui ne laisse pas sa place à l'ombre, ni s'insinuer le contour. Il représente ma représentation là où elle manque, où je ne suis qu'un manque du sujet. D'où le terme dans Freud de : représentant de la représentation. » (9)

Alors, le retable est-il à interpréter ou interprète-t-il ? La précision de la représentation ne rend que plus sensible l'irreprésentable. La luminosité ne fait qu'accentuer le point d'opacité. Béance, faille, trou de l'inconscient où fuit le sens, point de réel où palpiter la vie. Van Eyck voulait une réalité tangible en peinture : des personnages vivants – Adam est sur le point de sortir de l'encadrement, le chant des anges audible, l'odeur des fleurs sensible. C'est avec son corps que le visiteur de la cathédrale « éprouvera » le tableau. Il n'est pas exclu que cela fasse « événement ».

1 : Cf. Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 641 : « À quel silence doit s'obliger maintenant l'analyste pour dégager au-dessus de ce marécage le doigt levé du *Saint Jean* de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive ? »

2 : Congrès de la NLS « L'interprétation : de la vérité à l'événement », 27 et 28 juin 2020, Gand. Information et inscription [ici](#).

3 : Cf. « OMG! Van Eyck was here : Gand célèbre en 2020 le plus grand de ses Maîtres flamands », information sur <https://visit.gent.be/fr/omg-van-eyck-was-here>.

4 : Cf. Bruyneel J., *Vijd. Het verdriet van het Lam Gods*, Tielt, Lannoo, 2019.

5 : photo Hugo Maertens. [www.lukasweb.be](http://www.lukasweb.be) – Art in Flanders vzw.

6 : « *Het Lam Gods : De Aanbidding van het Lam Gods Detail* » (Le retable de Gand : L'Adoration de l'Agneau mystique), disponible sur le site Lukas [ici](#), trad. par l'auteur.

7 : Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 192-193.

8 : Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Tout le monde est fou », leçon du 11 juin 2008, inédit : « le cauchemar vous rejette dans la réalité pour que vous puissiez oublier le réel rencontré dans le rêve et continuer de rêver, cette fois les yeux ouverts ».

9 : Lacan J., « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres écrits, op. cit.*, p. 334, note 1.

New Lacanian School of Psychoanalysis  
Nouvelle École lacanienne de Psychanalyse

**NLS**  
amp-nls.org

XVIIIème  
Congrès de psychanalyse

**L'INTERPRÉTATION  
DE LA VÉRITÉ À L'ÉVÉNEMENT**

Gand, Belgique  
27-28 juin 2020

Vooruit  
Sint-Pietersnieuwstraat 23  
9000 Gent, België

Traduction simultanée français-anglais

ART & DESIGN: ROBERT BUCK & ELIZABETH ROGERS

# LECTURES

## La haine dans la civilisation

Sur *Haine et pulsion de mort au XXI<sup>e</sup> siècle* de Camilo Ramirez

par Marc Segers

Pas un jour sans que ne se posent les questions récurrentes concernant le populisme, le nationalisme, le communautarisme, l'extrémisme, l'accueil des migrants, l'évolution de nos démocraties...



Quoiqu'en pensent certains pour qui, sans la connaître, la psychanalyse est une affaire du passé, la lecture – on aimerait dire la relecture – des œuvres de Freud et de Lacan est de nature à porter un éclairage puissant, déconcertant, vivifiant, audacieux, quoique dépourvu d'optimisme sur ces questions. C'est ce que démontre Camilo Ramirez, auteur d'un livre récent : *Haine et pulsion de mort au XXI<sup>e</sup> siècle. Ce que la psychanalyse en dit* (1).

La force des thèses freudiennes à ce sujet repose sur la découverte des ressorts inconscients du psychisme individuel et sur le traitement qu'il en fait pour l'élargir aux collectivités humaines et à la civilisation.

Dans « Pulsions et destin des pulsions » (2), il soutient ce terrible constat : la haine est plus ancienne que l'amour ; elle est constitutive de la subjectivité. Pour se constituer, l'enfant pratique une séparation drastique entre, d'une part, ce qui lui est agréable et qu'il peut incorporer à son moi et, d'autre part, ce qu'il perçoit comme mauvais et qu'il rejette à l'extérieur. Cette dernière part, désagréable, est refoulée, afin de préserver une cohésion de son moi et de son identité. La haine, rejet massif de ce qui provoque du déplaisir, apparaît donc comme constitutif du moi initial de l'enfant, et cela, à un stade très précoce de son développement. Le refoulement néanmoins fait qu'il en perd la conscience.

Dans *Malaise dans la civilisation* (3), Freud élargit ce mécanisme aux collectivités humaines : il donne à la haine et aux pulsions excluantes – sinon destructrices – de l'Autre une place primordiale dans les relations humaines. Tout groupe a tendance, pour s'assurer de sa cohésion, à se fermer à l'Autre et à le rejeter. Même si l'action de la civilisation vise à contenir et à faire barrage à ces pulsions haineuses, elle est totalement impuissante à les éliminer. Freud n'hésite pas, souligne C. Ramirez, à désigner comme « hostilité primaire » cette menace constante à laquelle se confronte la civilisation.

Freud écrit ce livre en 1929, dans le climat que l'on sait. Pour lui, il est alors clair que l'optimisme n'est pas de mise. Il conclut cet ouvrage ainsi : « La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement. À cet égard l'époque présente mérite peut-être justement un intérêt particulier. Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, de là une bonne part de leur inquiétude présente, de leur malheur, de leur fond d'angoisse. Et maintenant il faut s'attendre que l'autre des deux "puissances célestes", l'Éros éternel, fasse un effort pour s'affirmer dans le combat contre son adversaire tout aussi immortel. Mais qui peut présager du succès et de l'issue ? »

Près d'un siècle après ce constat lucide autant que terrible, le combat des deux puissances célestes continue et s'amplifie à nouveau. Comme à l'époque de Freud, Thanatos a le vent en poupe. Le retour des pulsions haineuses prend des proportions alarmantes. Le refoulement n'opère plus. Bien plus, la haine refoulée ressurgit au galop et, comme souvent, les discours ségrégatifs visent une conviction paranoïaque : c'est l'Autre qui devient la menace. Très explicitement des politiciens se vantent de dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas, autre façon de dire le retour du refoulé. La haine s'affiche sur les réseaux sociaux, là où ce refoulé peut s'exprimer sans vergogne.

Lacan a emboîté le pas à Freud. Il a fait de la haine, aux côtés de l'amour et de l'ignorance, une des trois passions de l'être. Thèse forte évidemment, qu'il a longuement développée : le bien n'est pas l'horizon de la destinée humaine (4). L'homme est guidé par la pulsion et par son expression dans ce qu'il appelle la jouissance. La haine est haine de la jouissance de l'Autre, de celui qui n'est pas comme nous. Elle peut se révéler, nous dit encore Camilo Ramirez, « première, véritable, radicale, tenace et souvent sans limites. Peu ou pas du tout dialectisable, elle peut se maintenir au-delà de la disparition de l'objet haï et traverser les générations » (p. 82) ; « Là où nous croyons que la raison et le plaisir guident ce vers quoi s'avance le sujet, la jouissance comporte une issue tout autre dans la mesure où elle "implique l'acceptation de la mort" » (5) (p. 90).



*Comment lutter contre cette « humaine pulsion » ?*

C. Ramirez, à qui on demandait pourquoi il avait écrit ce livre, répond : « La haine et les discours communautaristes se propagent comme les méga-feux en Australie. Il faut des pompiers. »

Freud, dans sa correspondance avec Albert Einstein ne voyait comme solution que la canalisation des pulsions destructrices dans des domaines sublimatoires, parmi lesquels les productions civilisatrices : « ce qui favorise le développement de la culture travaille aussi contre la guerre » (6). Les artistes vont dans le même sens : « l'art est un cri pour combattre l'étouffement », disait Francis Bacon. Les mouvements conservateurs, et surtout extrémistes, le savent aussi lorsqu'ils visent à limiter les apports de la création artistique actuelle ou à discréditer la psychanalyse.

Par ailleurs, dans la mesure où la haine est un réel inéliminable, point n'est nécessaire de tenter de la refouler. Mieux vaut-il suivre encore Freud qui conseillait de reconnaître en chacun de nous cette obscure présence, d'en tenir compte, de l'assumer, de lui laisser une place circonscrite.

Parlant de la méchanceté foncière qui habite en chacun de nous, Lacan invite à ne pas reculer devant ce constat : « Et qu'est-ce qui m'est plus prochain que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose m'approcher ? Car dès que j'en approche – c'est là le sens du *Malaise dans la civilisation* – surgit cette insondable agressivité devant quoi je recule, que je retourne contre moi, et qui vient, à la place même de la Loi évanouie, donner son poids à ce qui m'empêche de franchir une certaine frontière à la limite de la Chose. » (7)

*Tribune publiée dans La Libre Belgique, 26 février 2020, sous le titre « Comment canaliser nos pulsions de haine ? », à retrouver sur le site [LaLibre.be](http://LaLibre.be) [ici](#).*

1 : Ramirez C., *Haine et pulsion de mort au XXI<sup>e</sup> siècle. Ce que la psychanalyse en dit*, L'Harmattan, Paris, 2019.

2 : Freud S., « Pulsions et destins de pulsions », *Métapsychologie*, Gallimard, 1968.

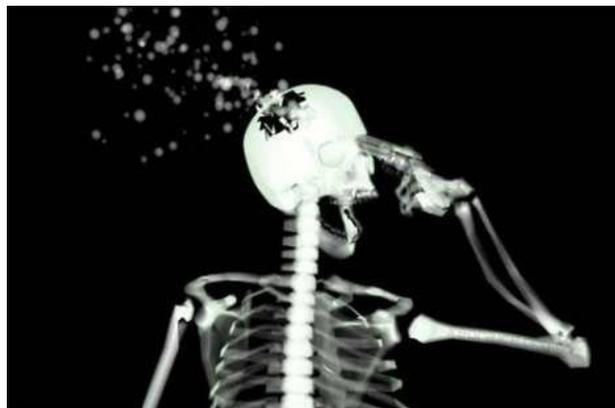
3 : Freud S., *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1992.

4 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, 1986.

5 : Ramirez C., *Haine et pulsion de mort au XXI<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p 82 & 90 – citation *in ibid.*, p. 222.

6 : Freud S., « Pourquoi la guerre ? », éd. in Press, 2018.

7 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 219.



*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**